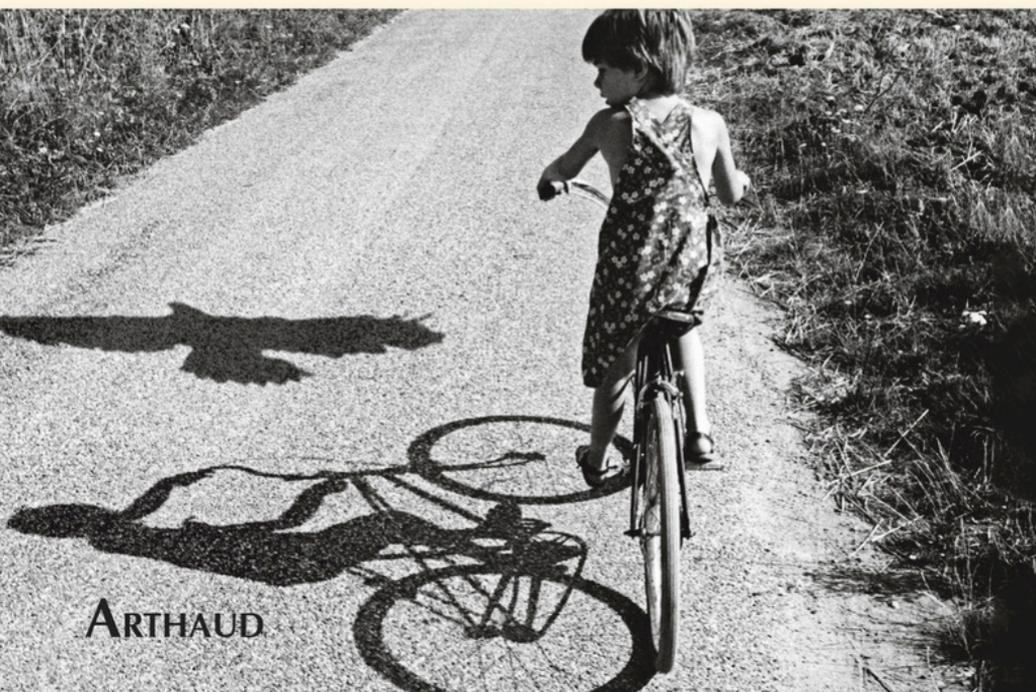


Catherine Poulain

**L'OMBRE
D'UN GRAND
OISEAU**



ARTHAUD

L'ombre d'un grand oiseau

Catherine Poulain

L'ombre d'un grand oiseau

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2023
82, rue Saint-Lazare
CS 10124
75009 Paris
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0802-8368-9

*À la fauconne,
aux grands fauves de mon enfance,
au silence des bêtes,
à mon père.*

« L'ombre d'un grand oiseau
me passe sur la face. »

Saint-John Perse,
Anabase, VII.

I

LES PLUS BELLES
ÉTAIENT VERTES OU BLEUES

« Mon Dieu, faites-moi un
oiseau que je puisse m'envoler
loin d'ici. »

Forrest Gump,
film de Robert Zemeckis (1994).

Tout est le début éternellement au temps de l'enfance, depuis la mort de la première mouche sur une plage trop vaste, le massacre des fourmis noires, l'abeille sur la neige, les couleuvres d'eau, tout est le commencement de tout, miracle sans cesse renouvelé. Les lieux, les saisons, leurs merles tombés du nid, les bêtes, cette merveille. Sans elles, tu seras si seule.

*

* *

D'abord c'était les petites bêtes, les minuscules, avant même ces fourmis noires que nous noyons avec mes sœurs dans des récipients de dinette pour en faire des soupes infâmes, apprenties sorcières en herbe. Dans la rondeur tendre de

L'ombre d'un grand oiseau

nos ventres d'enfants, il y a comme un frisson au moment de la mise à mort, qui est lente, un palpitement nouveau entre nos cuisses maigres, bouleversement au chaud de là où c'est trouble et secret. Le spasme doux grandit jusqu'au plaisir très suave de l'hallali des fourmis noires. Petites filles aux ongles roses incrustés de terre, chattes zébrées de fauve qui filent dans les herbes hautes serrant entre leurs crocs d'ivoire un oiseau broyé, part animale de l'enfance, dévoyée et lâche quand elle apprend le pouvoir, le prend – part humaine ?

Au loin, on entend le gouffre et sa cascade, ou plutôt on le devine le monstre sombre Gourfouran¹ qui pourrait bien nous engloutir. Les parents nous ont mises en garde, il ne faut pas l'approcher, on tomberait nous les enfants. Alors on noie des fourmis. Elles se débattent, on fait traîner. Le marronnier nous protège étendant l'ombre de ses bras velours et ça fait comme un kaléidoscope quand on renverse la tête. Au travers de ses cimes le soleil. Oh la lumière. L'écho de nos rires s'élève en trilles jusque dans le bleu du ciel, voix claires qui se mêlent à celles du

1. Nom d'un gouffre dans la vallée de Freissinières (Hautes-Alpes).

Les plus belles étaient vertes ou bleues

peuple d'en haut. Mais chantent-ils les oiseaux ? Appels à l'aide, invectives, menaces... hurlent-ils les oiseaux ? Pour nous, lyncheuses de fourmis noires, ils chantent. Douceur et cruauté, tels les deux pendants d'un même balancier.

Bien avant le massacre, il y a une petite fille sur la plage immense. Au loin la mer. Elle miroite. L'enfant avance, elle veut aller voir plus loin. À peine sait-elle marcher. Le parasol bariolé s'éloigne. Dessous il y a la mère dans un maillot bleu sombre. À nouveau son ventre est rond. Près d'elle, dans le couffin, un bébé. Les deux aînées jouent à ses côtés. Où est le père ? Il nage papa. Le soleil tape fort. Ses jambes incertaines ont du mal. Elles cèdent. Agenouillée, la gamine regarde, le ciel, un cerf-volant rouge, le sable, brûlant sous ses mollets. Il scintille. On dirait de l'or. Pour l'instant ce n'est qu'elle, le monde est si vaste, ses contours imprécis encore. *Je* viendra plus tard avec la parole. L'enfant baisse les yeux, elle voit la mouche dans un creux de sable. Mais était-ce une mouche vraiment. À son âge tout insecte volant ne l'est-il pas, abeille quand ça pique ? La mouche s'épuise dans une ascension lente et vaine. Les grains de sable roulent sous

L'ombre d'un grand oiseau

ses pattes et lorsqu'elle semble avoir atteint le haut du cratère enfin, le versant s'effondre à nouveau et elle retombe au fond du trou. L'enfant n'ose pas avancer un doigt qui pourrait l'aider — et si c'était une abeille ? Elle voudrait la guider avec une algue sèche. Elle est maladroite. C'est tellement difficile d'apprendre un corps, marcher d'abord puis tous ces gestes qu'il faudrait savoir coordonner, jusqu'à la parole qui semble pire encore. La mouche a faim et soif peut-être ? Sans doute qu'elle a peur. Solitude du vivant. Les larmes font des taches orangées quand tu regardes le soleil. Qui dansent. Des voix te font lever la tête. Trois enfants font cercle. Tu clignes des yeux. — T'es perdue ? Tu voudrais répondre, les mots se bousculent et s'emmêlent. Tu ne sais pas parler et bégaies des sons inaudibles et confus, désignant l'infime cratère de ta paume ronde. D'un coup de talon, l'aîné enfouit l'insecte à tout jamais dans le sable. — Elle est morte maintenant, elle peut plus te faire mal la sale bête. Tes sanglots redoublent, ils t'étouffent. Non... non... tu ânonnes entre deux hoquets. Ils sont gentils. Ils n'ont juste pas compris. Le soleil brûle. Tout est de ta faute. Une grande femme te prend dans ses bras. Sa voix est douce. Elle est très belle. On te

TABLE

I. Les plus belles étaient vertes ou bleues . . .	11
II. Ils s'enfuient les chevreuils	105
III. La tristesse des grands fauves	131
IV. Les chauves-souris ont-elles froid ? (J'ai lâché la fauconne)	151

L'OMBRE D'UN GRAND OISEAU

«J'étais – je suis – hors d'haleine, bête en course. Qui brise mon élan me blesse, qui l'arrête le mutile, qui me retient l'achève. Qui m'enferme me tue. Je suis animal. Tout est animal en moi, dévoyé.»

De l'enfance au cœur de la nature, aux longues errances de la jeunesse, Catherine Poulain, retirée aujourd'hui dans le Médoc, raconte les bêtes, frêles insectes, saumon au ventre ouvert, grands fauves tristes et fauconne borgne. Elle confronte son humanité au silence et à la sauvagerie des animaux, impuissante à les rejoindre, à les accompagner.

«J'ai seulement voulu parler d'une petite fauconne borgne et à travers elle, de tous ces oiseaux partis que j'appelais en pleurant, de la vie que l'on ne peut enfermer, de la liberté fragile du sauvage, du mourir sans nom au bord du chemin ou tué par plus puissant, de cette altérité à tout jamais perdue, part animale, enfuie avec les autres.»

Catherine Poulain est née à Barr, près de Strasbourg, en 1960. Le Grand Marin, son premier roman paru en 2016 (Éditions de l'Olivier), tiré de son expérience de marin-pêcheur pendant plus de dix ans en Alaska, a été récompensé par de nombreux prix littéraires dont le prix Joseph-Kessel, le prix du roman Ouest France-Étonnants Voyageurs ou le prix Nicolas-Bovvier. Le Cœur blanc, publié en 2018 (Éditions de l'Olivier), relate la vie d'une saisonnière agricole en Provence.